



Dans le cadre des journées d'architecture organisées par la Maison Européenne de l'Architecture – Rhin Supérieur, la Galerie La pierre large associée à Lightning Grand Est et Pierre Albrecht, responsable des éclairages publics de la Ville de Strasbourg a le plaisir de vous proposer une déambulation nocturne, une rencontre autour d'une exposition.

En quoi la lumière façonne-t-elle la ville ? Pourquoi l'éclairage public est-il un élément essentiel de l'espace urbain ? Comment allier les enjeux de sécurité, de mise en valeur architecturale et d'éco-responsabilité ? Comment dessiner la ville de demain ?

## Biographie

Artiste plasticien depuis 1998, né en 1972, Benjamin Kiffel a fait l'objet de nombreuses expositions et est présent dans des collections publiques et privées. Travaillant plus particulièrement la photographie dont il questionne les limites, il a également fait des vidéos expérimentales et des installations monumentales. Ses domaines de prédilection sont la ville, la nuit, le détournement des publicités, les parkings, les espaces urbains en reconversion, les néons, les atmosphères un brin glauques, les mises en scène... Ses réalisations mêlent la photographie, la vidéo, la lumière, les matières, et visent à offrir un autre regard, à interroger nos imaginaires et nos registres culturels contemporains.

[www.kiffel.fr](http://www.kiffel.fr)

# Métropoles

## Benjamin Kiffel

Le travail de Benjamin Kiffel est résolument centré sur un univers urbain, univers qu'il explore de longue date dans son registre photographique notamment, à travers le prisme de la lumière en révélant ainsi sa poésie pour mieux l'inscrire dans nos mémoires.

Avec **Métropoles**, Benjamin Kiffel questionne la « ville-mère », l'espace architecturé de la cité dans ce que l'éclairage public en dévoile. Cette réflexion, abordée précédemment sous l'angle industriel (Port du Rhin Strasbourg, Nocturnes, Extérieur nuit) ou plus baroque (Roma, inspiration baroque) est portée ici par un discours formellement expressionniste. Milan, Barcelone et Berlin. Du sud au nord, trois villes, le même regard. Des noirs et blancs structurés et contrastés qui font naturellement écho au cinéma de Fritz Lang et aux photomontages de Paul Citroen.

D'abord les yeux rivés sur la skyline milanaise, on plonge progressivement vers le cœur de la ville à Barcelone pour finir dans un tourbillon lumineux à Berlin. Le noir des gratte-ciels milanais, frontière entre terre et ciel, se concentre et s'ouvre à la nuit pour donner toute sa place à la lumière à Berlin et recomposer l'espace. La ville, d'abord labyrinthe verticalisé, se déploie des profondeurs à la surface pour finir dans une spirale étincelante.

Avec ses divagations spatiales, Benjamin Kiffel nous offre de nouvelles cartes mentales, éminemment subjectives, dans la droite ligne des expressionnistes. Le point de vue est radical, tant dans les cadrages que dans la composition et les superpositions. La réalité est bousculée pour provoquer une réaction émotionnelle du spectateur. Chacune des séries présentées dans cette exposition – « Supernova », « Vertigo » et « Das licht » – est une reconstruction de l'espace en une ville imaginaire dans laquelle la lumière, le plus souvent artificielle, semble en faire battre le cœur.

Dans cette vision d'une intensité forte, Benjamin Kiffel passe ainsi de la dystopie des expressionnistes à une utopie nouvelle. Il se dégage une impression de légèreté et de fragilité dans ses superpositions. La lumière se fait dentelle et vient souligner un paysage urbain quotidien, comme un vêtement de luxe. Les perspectives sont bousculées à dessein par l'artiste qui s'attache aux lignes architecturales des lieux dans une écriture nouvelle.

Le rapport au temps est également déconnecté du réel. Ici, passé, présent et avenir sont intimement mêlés. Les strates s'empilent et s'emboîtent dans un ordonnancement méthodique, une mise en exergue systématique d'un paysage particulier hors du temps ouvrant de nouveaux horizons.

En portant son regard expressionniste sur ces trois métropoles – Milan, Barcelone et Berlin – Benjamin Kiffel marque l'empreinte d'une réalité urbaine et architecturale redessinée à l'aune de l'éclairage public. Une vision utopique et onirique, une écriture déstructurée et multidimensionnelle, un équilibre intemporel et flottant : la mémoire poétisée d'une urbanité particulière.

Bénédicte Bach

# Le désordre des choses.

Il y a de la séduction dans les noirs et les blancs, que l'on devine verts, jaunes, ou bleus, emmitouflés dans les nuages. Benjamin Kiffel est attentif à la séduction du monde, la nuit, dans les villes, car la séduction est l'artifice du monde et les photographes, souvent, cherchent à séduire nos regards. Est-ce que *"la séduction est restée dans l'ombre - qu'elle y soit rentrée définitivement"* comme le pensait J Beaudrillard ?

Avec les images de cette série, elle se joue des lumières.

Ponctuations urbaines, traits d'ombres, lasers de rien, photons colorés de lumières imaginaires, invisibles pour l'œil nu, on y divague, on se distord, à la recherche de ce qui nous rapproche d'une réconciliation entre le réel et nous, les hommes. Ce qui peuple les images, s'isole, prend sens, et montre ce que la ville sait produire... puis l'ensemble renvoie à une esthétique possible, déconstruite avec soin.

Les sujets sont captés pour être les prétextes de la répartition de la lumière et des ombres. Les nuages de pixels enchevêtrent les trames brutes des étages empilés, des escaliers signifiés, calibrés, courbés, torsadés, cabrés, ensoleillés. Ils s'exposent, se surexposent, s'enchevêtrent, se reflètent, en abyme, claquant les superpositions de cliques de calques, mixant l'ombre des pénombres, entre les trames et les grilles, ils martèlent les strates et les couches.

On en vient à chercher le haut et le bas, l'échelle du détail, la profondeur des plans, la nature du fragment, genèse d'une série construisant les diagonales de l'image. Parfois le passage d'un humain est volé au fond de l'image ; parfois un mot blanc ; parfois, on s'interroge : est-ce un négatif ?

Le graphisme prend le dessus, enfermant le regard dans un cadre où la pupille galope, à la quête de l'écho, de la raison des résonnances, hors d'échelles dans les surexpositions ; il y fait sa loi.

Les plans s'empilent, se recouvrent, se dispersent. L'œil est perdu, mais le cerveau l'amarre ; il suffit de regarder la simple complexité du monde, c'est devant nos yeux...

Jean Mathieu Collard

Personne (ou presque) ...seulement des réverbérations dans du pur espace urbain. Mais il ne s'agit jamais d'un espace statique, la lumière met en mouvement nos pensées dans des espaces à première vue figés. Peu importe le lieu, une ville ou une autre. Pourquoi pas Milan, Barcelone ou Berlin. C'est le moment, ou plusieurs moments, plusieurs instants superposés. Monochromes. D'un blanc éclatant et d'un noir sombre, mais c'est la lumière qui gagne toujours contre les ténèbres, c'est elle qui délimite toujours les espaces. Il n'y a pas d'espace pour l'homme, la ville vit sa propre vie.

Un kaléidoscope de superpositions où les lumières forment toujours d'autres images, une reconstruction enivrante de la réalité comme nouvelle tangibilité. La condensation presque obsessionnelle des choix de prises de vue de l'artiste pour former l'image, telle qu'il la voit. On s'aperçoit alors que ses images sont une opération progressive de sa pensée et de son œil, pour exprimer un état d'âme, fixer un instant, des impressions.

Un concentré d'image pour obtenir le mouvement tout comme dans le Futurisme et en mesure de transmettre la richesse et la singularité d'un espace urbain. Des images tellement riches qu'on tourne autour, on cherche un repère dans des villes qu'on connaît, on le trouve parfois, tantôt il faut demander à l'auteur. On s'aperçoit alors que ses photos sont tellement riches, que sa vision de la réalité nous offre une telle abondance que nous sommes obligés de la contourner avant de pouvoir la reconnaître. On en cherche la solution, on la trouve parfois mais souvent elle demande toujours du temps pour pouvoir la décrypter.

Benjamin n'a pas de solution standard ; pas de recette pour déchiffrer ses impressions. Pour que nous puissions avoir nos propres repères il faut être prêt, on doit couper sur le vif, simplifier.

Une exposition à voir...à revoir...sans modération.

Maurizio Pagotto

L'exposition présente 3 séries de photographies :

- Supernova (Rome, Turin, Milan 2018)
- Vertigo (Barcelone 2018)
- Das Licht (Berlin 2019)